

Daniel Poliquin
Écrire est un besoin ludique

Andrée Poulin

Number 72, May 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42910ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poulin, A. (1993). Daniel Poliquin : écrire est un besoin ludique. *Liaison*, (72), 31–31.

daniel poliquin

ÉCRIRE EST UN BESOIN LUDIQUÉ

Dans les annales de l'édition littéraire, il fut une époque où un Ontarien pouvait difficilement publier au Québec. Au cours des années 1970 notamment, la littérature franco-ontarienne était implicitement considérée comme une sous-littérature. Si la critique montréalaise a dédaigné les premiers livres de Daniel Poliquin, cet écrivain d'Ottawa a toujours refusé de s'exiler ou de nier ses origines, même s'il en coûtait à sa carrière littéraire.

Aujourd'hui, avec quatre livres et plusieurs prix à son actif, il ne regrette en rien ses choix et parle avec la sérénité d'un écrivain établi, au talent pleinement reconnu.

«Même si je m'exilais, il y aurait toujours quelqu'un qui se souviendrait de mes origines. Je ne veux pas me renier moi-même. Certains arts, comme le théâtre ou la danse, ont besoin de l'exil pour fleurir et on a tort de vouloir les retenir. Pour l'écrivain, c'est différent, car l'écriture est un travail solitaire. Certains auteurs ont besoin de frayer avec leurs collègues mais moi je n'ai pas besoin d'une vie mondaine».

Pour Daniel Poliquin, écrire est avant tout un besoin ludique. «Je fais partie d'une tradition canadienne-française pure : celle qui raconte des histoires pour amuser ou pour émouvoir».

Ses histoires, il a commencé à les écrire dès l'âge de sept ans, en s'inspirant de la télévision. «Pendant des années, j'ai plagié la télévision en réécrivant des émissions. Pour moi, c'était original». Mais, éventuellement, l'auteur en herbe a dé-



TEXTE :

ANDRÉE POULIN

PHOTO :

JULES VILLEMAIRE

Dossier

laissé la télé pour donner libre cours à son imagination et à sa sensibilité dans des oeuvres à la fois puissantes et sensibles.

Prolifique, Daniel Poliquin réussit, en plus de son boulot à temps plein comme interprète à la Chambre des communes, à garder sa plume très active. La dernière année a été particulièrement bien remplie, car il a traduit deux livres d'auteurs canadiens-anglais (Matt Cohen et Douglas Glover), il a terminé un roman, il a progressé dans un essai sur Jack Kerouac et entamé un roman jeunesse historique, une biographie de Samuel Hearne, explorateur de l'Arctique.

Sans compter qu'il a commencé la rédaction du scénario de son deuxième roman, *L'Obomsawin*, dont les droits ont récemment été achetés par un producteur ontarien. Bien qu'il n'ait jamais écrit pour le cinéma, l'écrivain de 39 ans est passionné par ce nouveau projet. «Je suis fasciné de voir que mon roman sera traduit en sons et images. C'est un autre univers et ça m'excite. Ça peut te féconder comme auteur».

Convaincu qu'un écrivain a un «dit», c'est-à-dire un nombre limité de livres en lui, Daniel Poliquin songe déjà à d'autres façons de laisser épanouir sa créativité.

«Un jour, je n'aurai plus de livre en moi. Mais ce n'est pas une mauvaise chose, car les écrivains se répètent constamment. L'idéal, c'est de changer de médium. Je resterai toujours en littérature, mais peut-être pas comme écrivain de fiction. Je ferai autre chose : cinéma, télévision, théâtre, médias... Qui sait ? »